

— Gloire à Dieu ! dit-il d'une voix sombre comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Et paix sur la terre, aux hommes de bonne volonté ! répondit aussitôt le comte.

Il présenta alors à son singulier interlocuteur sa main droite dans la paume de laquelle il tenait une pièce d'or, découpée d'une manière bizarre. Celui-ci l'examina attentivement, puis, s'inclinant avec gravité :

— Entrez, monseigneur ! dit-il avec une nuance sensible de respect. Ils sont les bienvenus ceux qui viennent au nom du Seigneur.

Le comte mit pied à terre, et, tirant son cheval par la bride, il pénétra dans la cour de l'hôtel. La porte se referma aussitôt derrière lui.

L'homme à la pertuisane siffla. Immédiatement un second parut, comme s'il eût surgi de terre.

— Suivez ce gentilhomme, dit laconiquement le premier interlocuteur du Comte en prenant de ses mains la bride du cheval.

Olivier, sans répondre, fit un signe au second valet de marcher devant lui.

Tout était sombre dans cet immense hôtel qui semblait désert, nulle lumière ne brillait au dehors.

Le Comte traversa ainsi, sur les pas de son guide silencieux, une vaste cour, gravit les marches moussues d'un porron garni d'une double rampe en fer forgé, travail précieusement du XV^e siècle, et s'engagea dans un large escalier à marches de marbre.

Après des tours et des détours sans nombre, sans qu'un mot fût échangé entre lui et son guide, celui-ci s'arrêta enfin, souleva une portière, ouvrit une porte, traversa une vaste antichambre, éclairée par une lampe contenue dans un verre dépoli tombant du plafond et, arrivé devant une seconde porte, garnie comme la précédente d'une lourde portière en tapisserie, il se retourna vers le comte et après l'avoir salué respectueusement.

— Qui aurai-je l'honneur d'annoncer, monseigneur ? dit-il.

— Annoncez Monsieur le Comte Olivier du Luc de Mauvers.

Le guide souleva la portière, ouvrit la porte et, d'une voix forte :

— Monsieur le Comte Olivier du Luc de Mauvers, dit-il en s'effaçant et en soulevant la double portière pour livrer passage à celui qu'il précédait.

Le comte entra ; les plumes de son feutre traînant à terre et la main galamment posée sur la garde de son épée.

Il se trouva alors dans un immense salon, splendidement éclairé, rempli d'une foule de gentilshommes de tous âges, vêtus les uns de riches costumes de cour, d'autres armés en guerre et quelques-uns portant comme lui des habits de voyage.

L'entrée du comte causa une certaine émotion dans cette foule.

Les conversations s'arrêtèrent ; tous les regards se fixèrent sur lui, un vieux gentilhomme, vêtu à l'ancienne mode du temps du feu roi, se détacha d'un groupe et s'avança vivement vers lui.

— Soyez le bienvenu dans ma demeure, monsieur le Comte, dit le vieux gentilhomme en le saluant avec la plus exquise courtoisie ; tous nos amis et moi nous attendions votre arrivée avec impatience.

— Une prière de vous était un ordre pour moi, Monseigneur, répondit le Comte avec non moins de courtoisie ; aussi n'ajete tout laissé pour me rendre à votre gracieux appel.

— Je vous remercie, monsieur le Comte ; du reste, nous ne doutions pas de vous, nous savons que vous êtes inébranlable dans votre foi et dévoué à notre sainte cause.

— Ah ça ! mon cher de la Force, dit un second gentilhomme en se mêlant gaiement à la conversation et serrant amicalement la main du Comte, pas de pierres dans mon jardin, s'il vous plaît ! Je suis un peu comme le loup dans la bergerie moi, ici, je ne suis pas, il est vrai, un catholique à gros grains, mais je suis chrétien et catholique ; cependant, ajouta-t-il, me voici des vôtres. C'est amusant, n'est-ce pas, Comte ?

— Monsieur de Bassompierre, répondit le Comte en s'inclinant, était trop dévoué au feu Roi pour ne pas se trouver parmi nous.

— Chut ! mon cher Comte, chut ! ne dites pas cela, s'il y avait par hasard quelque moucho des Luyens, on pourrait supposer que nous conspirons, ajouta-t-il avec un gros rire.

Olivier se trouvait ainsi jeté tout à coup au milieu de la plus haute noblesse du royaume et mêlé aux principaux chefs du parti réformé.

Il connaissait la plupart des gentilshommes présents, le duc de la Force le présenta aux autres. Il fut bien reçu par tous.

Jacques Nompars de Caumont, duc de la Force et marquis de Castelnau, né en 1559, avait alors un peu plus de soixante ans.

C'était un grand vieillard encore fort de haute mine, aux manières aristocratiques, doué d'une belle intelligence et de véritables capacités militaires. Echappé par miracle au massacre de la Saint-Barthélémy, en contrefaisant le mort, couché sur le pavé, entre son père et son frère que les assassins frappaient au hasard, il s'était jeté dans le parti du roi de Navarre, dont il avait été un des plus dévoués compagnons et qui l'appréciait à sa juste valeur. D'un esprit remuant, inquiet, et surtout détestant cordialement les catholiques, malgré son âge déjà avancé, le duc s'était donné corps et âme au parti protestant, dont il était un des chefs les plus influents.

Bassompierre, beaucoup plus jeune que son ami, car il avait à peine quarante ans, n'avait pas de griefs sérieux contre la cour, puisque, trois ans auparavant, il avait été nommé grand maître de l'artillerie, haute dignité dont il était encore revêtu ; mais, étourdi, aventureux et surtout galant et inconsidéré, il s'était joint au parti protestant sans trop savoir pourquoi ; peut-être parce que tous ses anciens amis se trouvaient de ce côté. Et puis, comme il le disait, il détestait la « clique » des Cadenet, Brantes et Mornas, ces mendiants arrivés de Paris sans sabots, qui se prétendaient issus des Alberti de Florence et en avaient menti, et qui avaient en quelques années fait une fortune scandaleuse, que rien ne justifiait, à la cour de France ; en somme, sans oser se l'avouer lui-même, Bassompierre jalousait le Duc de Luyens, qui jouissait auprès de Louis XIII d'une privauté égale, sinon supérieure à celle dont il avait, lui, joui auprès du roi Henri IV.

Cependant les conversations interrompues par l'arrivée du comte, avaient été reprises avec une nouvelle ardeur ; les groupes s'étaient reformés, chacun discutait avec plus ou moins de passion, soutenant son opinion par des arguments qui, ainsi qu'on le dirait aujourd'hui, étaient loin d'être parlementaires.

Minuit sonna.

Le silence se fit aussitôt dans cet immense salon ; tous les gentilshommes se tournèrent vers le duc de la Force et semblèrent attendre qu'il prit une décision.

Le duc comprit ce qu'on demandait de lui ; fit quelques pas, et, après avoir salué à la ronde :